
Le Shaker
(webzine)
Stefan Zweig
Juillet 2020 — ISSN 2607-2742
Read me
Shake me
Share me



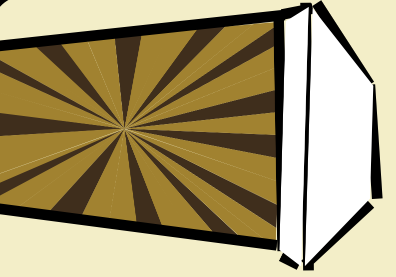
Le SHAKER, c'est pas seulement sur l'auteur !

Des échos originaux, décalés, funs, curieux, qui partent de l'univers de l'auteur pour résonner vers d'autres univers !

Le SHAKER, ça parle de littérature, ciné et séries TV, musique, histoire et société, jeux, sciences...

On entrouvre des portes, à vous de faire le reste !

Secouez tout ça pour obtenir le SHAKER, webmagazine qui passe au pressoir un auteur surtout pour parler d'autre chose !



C'est quoi cette rubrique?

L'anecdote	Ce qui nous a intrigués, dérangés, émus, fait marrer...
In the style	Et si on s'en foutait de l'auteur, décortiquons son univers.
Et si l'auteur était une chanson	Bon bah là, vous avez compris !
On vous raconte la fin	... ou pas. A vous de découvrir si on vous spoile.
Qu'est-ce qu'il lui aurait dit?	On leur a piqué leurs mots pour en faire des dialogues.
Echos : hier et aujourd'hui	Coup de sonar sur une époque, un lieu, un évènement, etc.
Adaptations et dispersions	On part tous azimuts: oeuvres adaptées, librement inspirées ou liens tordus.
Vie de...	A poil, l'artiste !
Les livres qu'il faut avoir lus	Les 5 livres qui nous ont plu.
Coup d'oeil, coup d'oeuvre	On zieute sur une oeuvre ou on s'écarquille sur d'autres sans vous aveugler.
Shake it!	Un thème qui s'éparpille dans tous les sens, effet liste shake shake !!
[Personnage] te parle	Une citation qu'on a envie de vous partager.

QU'EST-CE QU'IL LUI AURAIT DIT ?

QU'EST-CE QU'IL LUI AURAIT DIT ?

Montaigne [à propos de La Boétie]. *Essais.*

« Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent, et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut exprimer, qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

« Entre nous, il n'est pas besoin de beaucoup de mots, nous avons toujours et en toutes choses été unis dans une confiance inconditionnelle, jamais l'un de nous n'a dit de mensonge ni tu quoi que ce soit à l'autre – je ne vois pas pourquoi, après un demi-siècle, de mise à l'épreuve et de confirmation sans relâche, une relation fraternelle si fortement cimentée pourrait s'affaiblir. Les temps à venir nous réservent vraisemblablement une foule de surprises et d'épreuves, et un tel lien s'y révélera plus nécessaire que jamais. Je ne me fais pas de souci pour cela, et te remercie de l'amour que tu me témoignes. »



Stefan Zweig à Alfred Zweig, *Correspondance.*

Illu : trouvée par Justine (Unsplash). Sélection des textes : Justine.







MEMBRES DE LA FFI (GRAND-PÈRE DE L'AUTEUR AVEC LA VESTE DE COSTUME).

PERSÉCUTION DES JUIFS, FILM *LA RAFLE*

Juillet 42, plus de treize mille juifs dont 4000 enfants sont arrêtés et enfermés au Vélodrome d'Hiver à Paris. Déportés quelques jours plus tard sur Auschwitz-Birkenau, ils auront vécu lors de cette rafle dans des conditions épouvantables, et on comptera treize mille cent cinquante-deux victimes.

Ce film, *LA RAFLE* (2010), avec pour les personnages principaux : JEAN RENO et MÉLANIE LAURENT, également GAD ELMALEH, décrit leur sort.

J'ai toujours été sensibilisée au sort réservé aux juifs pendant la Seconde Guerre mondiale et plus particulièrement par les déportations perpétrées dans les camps de la mort.

Je suis la petite fille d'un grand-père déporté à Auschwitz-Birkenau, marqué sur l'avant-bras d'un numéro à 12 chiffres. Je l'ai retrouvé dernièrement sur la liste des répertoriés par le camp à l'époque. Mon grand-père paternel, lui, a fait partie des FFI, résistants qui ont libéré la ville de Fouilloy (80) en 1945.

Ma grand-mère a recueilli tour à tour dans sa cave sur la petite place d'Arras (62) soit des Anglais attendant d'être rapatriés, soit des Allemands fuyant la dictature d'Hitler, comme STEFAN ZWEIG a fui l'Autriche lors de la montée du nazisme.

ÉCHOS

HIER AUJOURD'HUI

J'ai grandi dans le Nord de la France, marqué et défiguré par les bombardements, les cimetières Anglais, Australiens ou Canadiens. Mon décor de jeu lors des visites chez ma grand-mère : l'ancienne Kommandantur allemande qui faisait face à son appartement, laissée à l'abandon comme pour nous rappeler qu'il ne faut pas oublier, pour éviter de recommencer. J'ai ainsi et forcément toujours été hantée par cette partie de l'Histoire qui me consterne.

Je me suis rendue en 2013 en Israël et j'ai visité le musée de la Shoah « Yad Washem » dans la forêt de Jérusalem. Du film j'y ai retrouvé les photos, les reportages, la reconstitution des camps de la mort et une salle de mémoire où sont projetés les noms de tous les enfants déportés. C'est un film magnifique, déroutant et inconfortable. Mais il colle réellement à ce qui s'est passé, et relate fidèlement l'ambiance qui régnait sur Paris à ce moment-là, mais aussi en province et dans le monde. Je vous engage vivement à le visionner, et ce pour ne pas oublier.

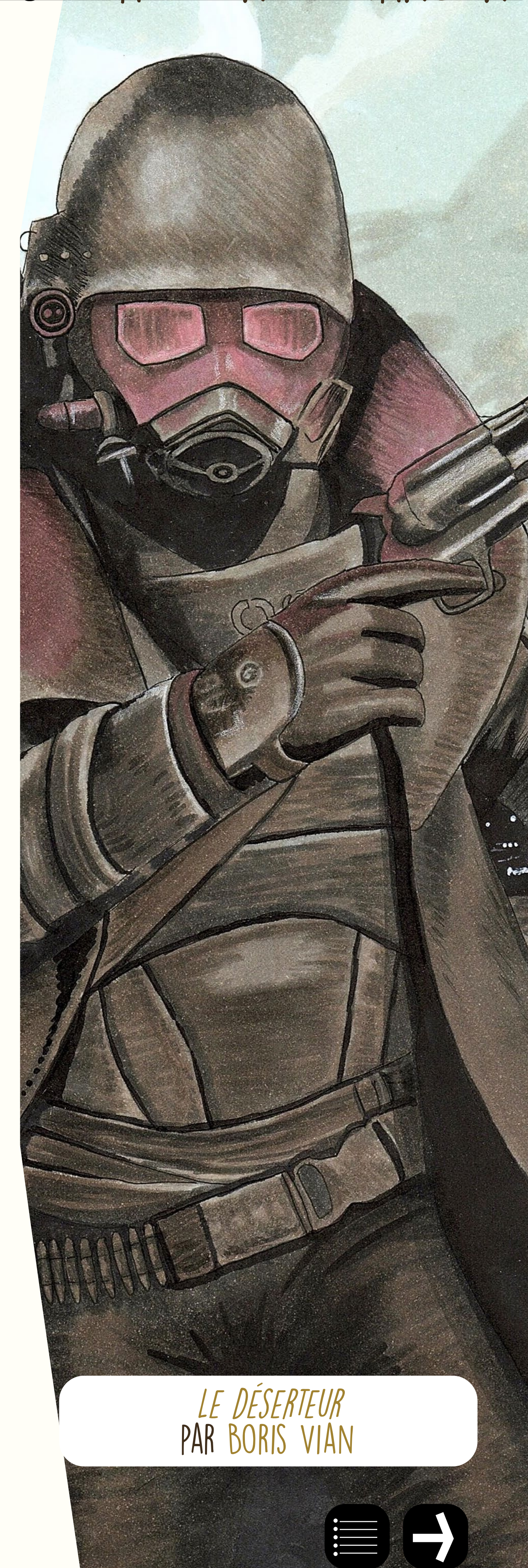
Texte : Sandrina. Photos : archives familiales de Sandrina et Justine.

Et si Zweig était une chanson

« **Je viens de recevoir mes papiers militaires** pour partir à la guerre [...]. Monsieur le président, je ne veux pas la faire. Je ne suis pas sur Terre pour tuer des pauvres gens. [...] Ma décision est prise, je m'en vais déserter. »

Zweig a toujours été un fervent défenseur de la paix et du pacifisme, sa correspondance en témoigne à de nombreuses reprises notamment à propos de la guerre 14-18. Et on sait ce qu'il pensait de la seconde, puisqu'il se suicide en 1942 dégoûté par la prise de pouvoir d'Hitler et l'aliénation de son pays qui se laisse annexer sans pratiquement opposer de résistance et accueille le Führer avec des ovations.

Lui, il l'a vue venir depuis longtemps cette aliénation raciste et absurde, il en parle déjà dans des lettres des années 1910, effaré par les signes avant-coureurs d'un antisémitisme farouche qui le touche personnellement, puisqu'il est juif. Il est très jeune conquis par le militantisme pacifiste aux côtés de son ami de toujours, Romain Rolland, qui prôna tout au long de sa vie une humanité sans frontières pour laquelle les haines et les guerres devraient être inexistantes puisque tous les peuples devraient naturellement vivre en harmonie et en toute solidarité.



Le Déserteur
par Boris Vian

Et si Zweig était une chanson



C'est pourquoi la chanson « *Le déserteur* » de Boris Vian (1955) paraît toute destinée à servir de bande son à notre écrivain humaniste et pacifiste. Sans aucun doute le plus grand succès de Vian dans la musique jazz, « Le déserteur » est devenu l'Hymne pacifiste international. Quand il l'écrit après la chute de Diên Biên Phu et à l'aube de la guerre d'Algérie, Vian voit surtout dans cette chanson un hymne pro-civil et pro-humaniste plutôt que purement antimilitariste. Il insiste sur ce point en changeant les dernières paroles d'origine par « Si vous me poursuivez/ Prévenez vos gendarmes/Que je n'aurai pas d'armes/Et qu'ils pourront tirer » plutôt que le « Je sais tirer », un peu plus agressif du chanteur original de 1954 (Mouloudji). La chanson deviendra même « *The Pacifist* » en anglais, chantée par Peter, Paul & Mary.

« *Le déserteur* » de la chanson écrit une lettre au président de la République pour lui annoncer qu'il refuse de participer à la guerre et que, assumant pleinement son geste, il ne tient pas à fuir indéfiniment face à l'armée. S'ils le prennent il restera fidèle à ses valeurs et ne tirera jamais sur personne, qui que ce soit : il a déjà trop connu de guerres et de larmes. « S'il faut donner son sang, allez donner le vôtre, vous êtes bon apôtre, monsieur le Président. »

Texte : Justine. Illu. 1 : Coralie. Illu. 2 : Louise.



Lettre d'une inconnue (1927)

Vous connaissez le proverbe « Trop de martyr tue la pitié » ? Non ? Normal, je viens de l'inventer. Après avoir lu *Lettre d'une inconnue*, une nouvelle de Stefan Zweig donc. Un peu perturbée.

L'ado de 13 ans en quête d'un substitut paternel un peu flou, qui bloque en secret sur un homme à femmes, je peux m'attendrir. Devenue adulte, elle devient plusieurs fois la maîtresse du gars en question sans jamais imprimer sa pellicule. Je me dis : sois tolérante, c'est une fille de son époque (début 20è), avec un bagage culturel un peu léger, pas énorme de charisme, faut qu'elle mûrisse... Et puis elle prend confiance en elle, mène sa barque avec d'autres amants de façon autonome. Laisse venir.

Sauf qu'on sait d'emblée qu'elle ne tirera de leçon d'aucune de ces rencontres. Les années passent, et elle reste accessoire à cet homme, comme ses prétendants le sont pour elle. Elle retient l'attention du romancier, il la désire mais il ne la distingue jamais de ses autres conquêtes. Elle espère qu'il la devinera, qu'il traquera son mystère sans qu'elle dévoile la première ses sentiments. Sauf qu'à force de s'effacer, elle a disparu.

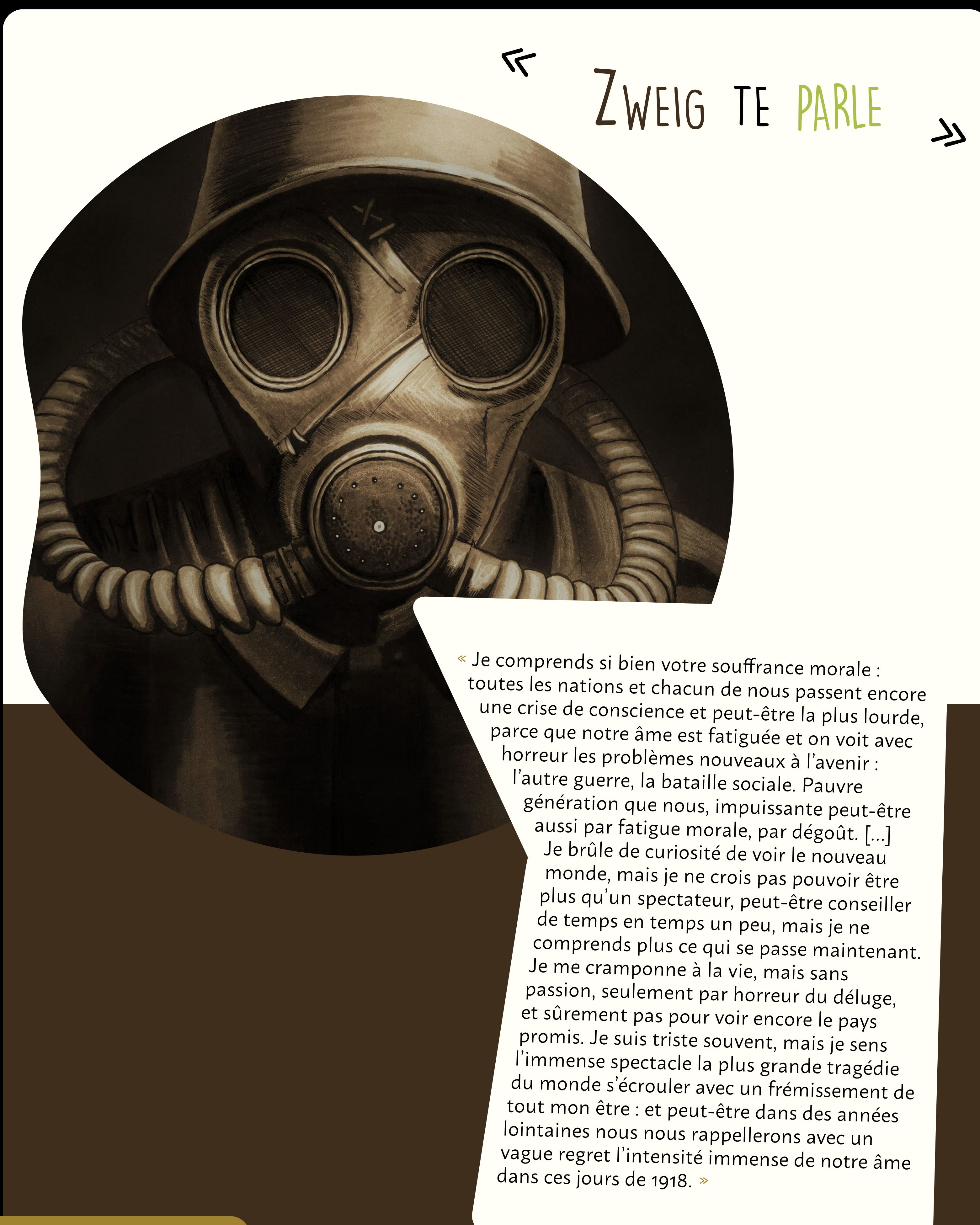
Finalement enceinte de lui, elle garde l'enfant pour elle. Puis elle lui annonce d'un bloc l'existence et le décès de ce garçon de onze ans, précisant qu'elle va mourir à son tour de la grippe. Et tout ceci donc sur 80 pages de lettre à son « bien-aimé », base de la couillonnade brillante de Zweig : il utilise un procédé romantique pour déboucher sur... quedal !

Pas de rencontre : tout est resté superficiel entre ces deux-là. L'idée du dévouement de cette maîtresse jusqu'à la mort ne touche que la vedette littéraire. Elle étale avec complaisance son loupé humiliant et médiocre. Le gars ne lui a rien proposé ou promis, et elle y retourne, en mode sacrificiel. Et finit par lui présenter la note morale, sur le mode « je n'attends rien de toi » pour des choix qu'elle a faits elle, à sens unique. C'est théâtral mais sans le panache du suicide. Et Zweig appuie là où ça fait mal : on ne peut pas confondre à ce point la dignité avec l'orgueil.

Lettre d'une inconnue (1927)

Texte : Sylvie. Illu : Coralie.

« Zweig te parle »



« Je comprends si bien votre souffrance morale : toutes les nations et chacun de nous passent encore une crise de conscience et peut-être la plus lourde, parce que notre âme est fatiguée et on voit avec horreur les problèmes nouveaux à l'avenir : l'autre guerre, la bataille sociale. Pauvre génération que nous, impuissante peut-être aussi par fatigue morale, par dégoût. [...] Je brûle de curiosité de voir le nouveau monde, mais je ne crois pas pouvoir être plus qu'un spectateur, peut-être conseiller de temps en temps un peu, mais je ne comprends plus ce qui se passe maintenant. Je me cramponne à la vie, mais sans passion, seulement par horreur du déluge, et sûrement pas pour voir encore le pays promis. Je suis triste souvent, mais je sens l'immense spectacle la plus grande tragédie du monde s'écrouler avec un frémissement de tout mon être : et peut-être dans des années lointaines nous nous rappellerons avec un vague regret l'intensité immense de notre âme dans ces jours de 1918. »

21 octobre 1918

Paris : Grasset, p. 405

Zweig, Stefan à Romain Rolland

Texte sélectionné par : Justine. Illu : Coralie.

La médecine et *The Knick*

La médecine au début du XXème siècle. Une époque si proche et éloignée à la fois. Proche, par l'aspect temporel : qu'est ce qu'un siècle dans l'épopée de l'humanité ? Eloignée, par l'évolution médicale notable en ce cours laps de temps. Arthur Schnitzler, un ami de Zweig, a contribué (certes peu) à cette médecine où tout était permis pour tenter de sauver les patients de maladies que l'on ne connaissait pas, que l'on ne comprenait pas. Cette époque médicale trouble est retranscrite de manière réaliste dans la série *The Knick*.

Cours d'anatomie, faculté de médecine, vers les années 60.



Tout au long d'une saison, nous suivons les prouesses médicales du Dr. John Tackeray qui travaille au sein du Knick, hôpital new-yorkais en perte de vitesse. La série nous plonge rapidement dans cette ambiance hospitalière gore à souhait : opérations chirurgicales publiques, outils rudimentaires, effusions de sang et morts brutales sont le quotidien du Dr. Tackeray. On se rend alors rapidement compte de notre chance contemporaine. À l'époque, l'anesthésie se fait grâce à la cocaïne et n'est pas totalement maîtrisée, il n'existe pas de transfusions sanguines et la moindre opération nécessitant une ouverture pariétale est susceptible de tourner au cauchemar. Que dire de l'éthique, ineptie à l'époque où l'on tente, sans savoir comment, de vous soigner pour une maladie inconnue. Néanmoins, on retrouve cette soif d'innovation, cette envie de faire évoluer le monde médical, l'importance de comprendre l'être humain pour le sauver de ses faiblesses.

Au début du XXème siècle, époque lointaine, la médecine est en pleine recherche, et l'Homme en est son instrument principal.

Toutefois, au début du XXème siècle, époque proche, la réalité sociétale que dépeint *The Knick* semble parfois trop familière. Les disparités sociales (exacerbées par rapport à notre quotidien) sont totalement acceptées, représentées par les familles bourgeoises et leurs domestiques ou bien les arrangements par pot-de-vin. L'écart homme-femme semble toucher à son summum : impossibilité d'avorter légalement, place à la cuisine et travaux ménagers les seules femmes travaillant n'étant pas respectées. L'empire de la drogue (opium) et la prostitution sont omniprésents. Enfin, le racisme est à son paroxysme, les populations les plus éduquées étant elles-mêmes à l'origine d'idéologie raciale, comme les médecins qui n'hésitent pas à rejeter un de leur confrère d'origine Afro-américaine.

Ainsi, grâce à *The Knick* et son monde médical nous pouvons apercevoir l'époque contemporaine à Stefan Zweig. Un passé, trouble, dur, inégal, mêlé d'espoir et de désespoir. Et nous pouvons apercevoir notre présent. Une époque lointaine et une époque proche à la fois.

Des médecins dans les tranchées, guerre 14-18.

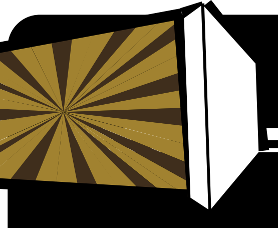


Texte : Thomas G. Photos issues du fonds de conservation de la Bibliothèque universitaire de médecine de Tours.

Les livres de Zweig qu'il faut avoir lus



Photo centrale (Stefan Zweig) trouvée par Justine sur Wikipédia.



Le Shaker, c'est des gens

(et un bordel organisé)



















Ils écrivent : Justine, Sandrina, Sylvie, Thomas

Ils illustrent : Bibliothèque universitaire de Tours, Coralie, Justine, Louise, Sylvie

Elles designent et maquettent : Justine, Lus, Sylvie

Ils font la prod', le son et la technique : Bruno

Ils diffusent et font de la com' : tout le monde

Ils nous aident : Alexis, Ariane, Ben, Dorothée, Klara, Lauren, Louis, Lus, Nicolas, Sandrine, Yves

Idée originale de Justine

Mentions légales Le Shaker (Tours) = ISSN 2607-2742



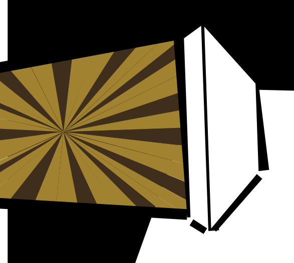
Références bib. des oeuvres citées

RUBRIQUE QU'EST-CE QU'IL LUI AURAIT DIT ?

Montaigne, Michel de. *Les Essais*. Paris : Le Livre de poche, coll. « La pochothèque », « Classiques modernes », impr. 2007, cop. 2001. Edition réalisée par Denis Bjaï, Bénédicte Boudou, Jean Céard et Isabelle Pantin, sous la direction de Jean Céard. p. 290-291.

Zweig, Stefan. *Correspondance 1920-1931*. Paris : Grasset, « Le livre de poche », , cop. 2003. traduction de l'allemand par Laure Bernardi, édition établie par Knut Beck et Jeffrey B. Berlin. p. 468.

Nous écrire, réagir



leshaker.me@gmail.com

https://le-shaker.me

On sera très heureux de papoter avec vous! Et si vous avez des idées, des envies, si vous voulez participer au Shaker, contactez-nous!





AU PROCHAIN NUMÉRO

PETER GURALNICK PASSÉ AU SHAKER !